

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **88 (2000)**

Heft 1447

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Le féminisme pour changer la façon commune de penser»

Laurence Bachman

Le Groupe d'études sur la division sociale et sexuelle du travail (GEDISST) organisait le 20 novembre à Paris une journée de débats à l'occasion de la sortie du *Dictionnaire critique du féminisme*.¹ Cet ouvrage relève d'une démarche inédite dans la recherche francophone.

«Le caractère que doit avoir un bon dictionnaire est de changer la façon commune de penser». Prenant au mot cette citation de Diderot placée en exergue, les auteurs-trices convoquent le féminisme pour repenser le social. A leurs yeux, on ne peut faire l'impasse sur les rapports sociaux de sexe. La visibilité de ces rapports est une condition de l'intelligibilité du monde social.

La diversité des notions et thématiques abordées dans ce *Dictionnaire critique du féminisme* démontre à quel point les rapports sociaux de sexe traversent et imprègnent la réflexion sur le monde social. Des entrées telles que «avortement», «égalité», «harcèlement sexuel» relèvent des sujets attendus dans un dictionnaire du féminisme. Mais des entrées moins évidentes, telles que «flexibilité», «mondialisation», «religion», «sondage», démontrent que nombre de problématiques sociales peuvent aussi être appréhendées en terme de rapports sociaux de sexe.

Cet ouvrage se veut critique à deux niveaux. D'une part, il déconstruit certains

concepts classiques des sciences sociales qui, se voulant neutres, relèvent en fait trop souvent d'une tendance androcentriste: l'homme est universel, la femme est reléguée au particulier. D'autre part, ce dictionnaire se veut également critique car il met en avant des controverses théoriques et politiques au sein même du féminisme. A ce titre, la présence de deux articles, radicalement opposés, sur le sujet «prostitution» est éloquent. L'ouvrage relève ainsi d'une visée épistémologique qui permet d'ouvrir des pistes de réflexion, des controverses et de poser de nouvelles questions.

Si la perspective féministe constitue un des enjeux importants dans le champ de la recherche, elle n'est en soi pas suffisante pour comprendre le monde social. Elle doit plutôt constituer un angle de vue s'articulant avec d'autres perspectives. Seule l'articulation des différents rapports sociaux (sexe, classe, couleur de peau, âge, etc.) permet une compréhension des ambivalences et contradictions de nos pratiques et représentations sociales.

Un ouvrage précieux pour celles et ceux qui souhaitent à la fois consolider leurs connaissances théoriques et nourrir leur engagement. Car, penser autrement le social par l'apport de la perspective féministe, c'est aussi se donner les outils pour le changer.

¹ Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Puf, Paris, 2000, 304 p. (environ 35 FS).

Zhong

Annik Mahaim

Editions de l'Aire, 2000

Catherine Dubuis

J'avais aimé, il y a quelques années, les nouvelles qu'Annik Mahaim avait publiées aux Editions de l'Aire sous le titre *Volte-face*. J'y appréciais déjà un ton fait d'énergie et d'humour, deux qualités qui ne manquent certes pas à Charlotte, l'héroïne de *Zhong*, alerte roman noir paru en avril dernier.



Annik Mahaim

Les femmes, on le sait grâce à de nombreux exemples, excellent dans l'imaginaire subtil du suspense, de l'énigme et du mystère. Elles sont passées maîtresses dans l'art de créer une atmosphère de secret, d'attente, d'angoisse, voire d'horreur. Dans ses nouvelles déjà, Annik Mahaim privilégiait l'étrangeté, les métamorphoses d'objets, de lieux, d'êtres, jouait sur les apparences, derrière lesquelles se dérobe constamment une réalité insaisissable. N'est-ce pas,

¹ Cf. Catherine Dubuis, in *Ecriture* N° 45, Lausanne, printemps 1995, pp. 288-289.

mutatis mutandis, l'univers du roman noir?

Charlotte, pour en revenir à elle, fringante sexagénaire fraîchement retraitée des P&T, n'est pas seule à se colleter avec d'épineuses énigmes découvertes par le plus grand des hasards. Elle doit compter avec (sinon sur) Léon, son dogue du Tibet, qui assume avec brio une bonne partie de la narration, détail donnant toute son originalité au livre. C'est donc une histoire de traite de bébés sur fond de jonques hongkongaises vue par les yeux d'un chien, que nous offre Annik Mahaim, et qu'elle conduit d'une main sûre jusqu'au dénouement, ouvert à l'évidence sur une suite des aventures de Charlotte et Léon!

Léon, quant à lui, est paré de beaucoup de qualités. Son flair infailible en fait un fin limier. Sa fidélité à sa patronne, qu'il appelle tour à tour sa «Vénéérée», sa «Sublime», sa «Merveilleuse», de même que son amour indéfectible pour elle, l'amènent même à lui sauver la vie. Mais Léon a aussi des défauts: il est jaloux de Zhong, le délégué de Planète-enfance qui plaît un peu trop à Charlotte, et il souffre d'un sérieux complexe de supériorité vis-à-vis de son «Adorée», faible femme embarquée dans une aventure qu'il juge trop dangereuse et complexe pour elle. Bref, la malicieuse narratrice de *Zhong* a doté son «héros» canin d'un regard tout masculin sur sa maîtresse aux évidentes faiblesses de femme. Ajoutons à cela que Léon narrateur ne cesse de s'adresser à son «cher lecteur», alors qu'on sait depuis longtemps que les lecteurs de romans sont en majorité des lectrices...

La rive d'en face

Edith Habersaat
Ed. L'Harmattan

Simone Chapuis-Bischof

Etre militante et réussir à faire passer ses idées dans un roman – voilà l'exploit que réalise année après année Edith Habersaat, écrivaine genevoise qui nous a donné déjà un certain nombre de romans très attachants. Dans son dernier livre, elle nous présente la problématique de l'homosexualité :

comment réagit l'entourage d'une jeune femme qui se découvre lesbienne. Le père pense que c'est passer, qu'elle va «guérir». La mère devine déjà lorsque sa fille a 15 ans. Mais elle ne demande jamais d'explication, elle est à l'écoute et accueille les amies de Cécilia. Les collègues de Cécilia, qui est enseignante, ne posent pas de questions et ne devinent pas tous sa différence. Quelques élèves futés et observateurs et, surtout, le directeur, affreux tyran peu ouvert, se doutent de quelque chose. L'attitude machiste et homophobe du directeur pousse Julie, une collègue lesbienne de Cécilia, au suicide. Comme il a quelques soupçons sur

l'orientation sexuelle de Cécilia, il pratique à son égard un mobbing assez désagréable, tenant toujours le parti des élèves dans les conflits qu'elle a avec certains d'entre eux.

La vie d'un couple d'homosexuelles n'est pas dénuée de crises. Shinsil, l'amie asiatique, retourne en Indonésie pratiquer la médecine – ce qu'elle ne pouvait bien sûr pas faire en restant avec Cécilia. Cette dernière supporte tant bien que mal sa situation et n'aspire qu'à une chose : les vacances qui lui permettraient de retrouver Shinsil dans son pays. Là-bas, elles doivent se cacher, feindre de se connaître à peine, car l'homosexualité y est pourchassée. Berthe, la

maman de Cécilia, décède à ce moment-là. Retour en catastrophe de Cécilia effondrée et de Shinsil qui quitte l'hôpital sans obtenir de congé officiellement.

Si Cécilia et son amie sont les principaux personnages du roman, Berthe, la mère – admirable figure rayonnante – en est la colonne vertébrale. A tel point que sa mort marque la fin de l'histoire, et l'on se met à regretter cette fin brutale, à estimer le *coming out* inachevé en quelque sorte, mais c'était sans doute la volonté d'Edith Habersaat de laisser la lectrice, le lecteur imaginer la suite.

Je n'ai pas dansé dans l'île

Monique Laederach
Ed. de l'âge d'Homme

Catherine Dubuis

De 1996 à aujourd'hui, Monique Laederach a publié, entre autres, deux romans et un recueil de poèmes qui témoignent de la très forte cohérence des thèmes de l'œuvre et de l'absolue maîtrise des structures et de l'écriture. En effet, cet ensemble¹ forme une constellation où s'interpellent et se répondent thèmes, personnages, voix, et où dominent avec force ces deux pôles de la thématique laederachienne, l'exclusion du corps de la femme et l'interdiction de sa parole :

«Ils m'ont cloué la bouche aux quatre coins dès le début, derrière les sept portes de Thèbes.»²

Cette fulgurante image de

l'exclusion se trouve déjà dans la bouche de Manu, l'un des personnages des *Noces de Cana* : «Tu sais, dit-elle, et elle serre les épaules : quand j'étais petite, on m'a oubliée derrière les sept portes de Thèbes.»³ Significativement, c'est précisément Manu qui est la narratrice du dernier roman publié, *Je n'ai pas dansé dans l'île*. Le texte que nous lisons est le contenu d'un cahier confié par Manu à son amie Cathy, l'héroïne des *Noces de Cana*, la tenancière au grand cœur de *L'Évêché*. Manu l'écrivain-e, à la drôle de voix grinçante et à l'ironie dévastatrice (surtout à son égard!), qui se révèle être une femme à la fin du roman, après s'être fait passer pour un homme pendant dix ans à la suite d'une liaison catastrophique.

Les trois textes résonnent du cri de souffrance du corps morcelé : corps féminin contraint par les exigences d'une société patriarcale, avec la complicité terrible des mères, privé de parole, sans autre ressource que de se soumettre ou d'éclater. Ou, comme Manu,

d'inventer une manière extrême de lutter : feindre d'être un homme pour esquiver l'oppression du pouvoir masculin, mais aussi pour tenter d'échapper à l'ennemi intime, celui qui niche dans sa chair même, le désir pour le corps de l'homme. L'histoire de *Je n'ai pas dansé dans l'île* est celle de cette lutte, contre la passion qui expose la narratrice à toutes les compromissions, à toutes les défaites.

Cependant, après dix ans de feinte masculinité, dix ans où la narratrice croit avoir trouvé la paix dans la mort du désir, celui-ci refait brusquement surface sous le regard bleu de Horst et lui permet d'accepter à nouveau son corps de femme. Jusqu'au moment où, nouvelle trahison, le cancer la frappe. Elle congédie alors Horst, elle le chasse de sa vie et choisit la solitude dans un corps malmené par la maladie.

«Jarkko est mort, dit Manu. Et je n'aurais jamais dû l'aimer» (*Les Noces de Cana*, p.179). Cet aveu d'amer regret pourrait servir d'exergue à *Je n'ai pas dansé dans l'île*, récit qui accumule les

défaites humaines, celles du couple, de l'amour, du corps. La structure et l'écriture éclatées du roman miment le morcellement du corps féminin sous les coups de boutoir conjugués de la passion et de la soumission exigée par un ordre abhorré. La parole interdite se fraie un chemin difficile dont la voix grinçante et curieusement empêchée de Manu-homme est le témoin. «Nous n'avions pas de langue», dit la narratrice de *Je n'ai pas dansé dans l'île* (p.13). Et plus loin : «Le pire était nos silences. Notre langue était morte ou presque. Nous abordions – moi du moins – le regard fixe ces espaces entre nous du rien» (p.74). La parole d'échange est morte, préfiguration de la mort du texte : «Il n'y a plus d'histoire. J'ai perdu mon corps au moment où je croyais l'avoir retrouvé. Et sans corps, il n'y a pas d'histoire [...]» (p.116).

¹ *Les Noces de Cana*, 1996, *Si vivre est tel*, 1998, *Je n'ai pas dansé dans l'île*, 2000, tous trois aux Editions de L'Age d'Homme à Lausanne.

² *Si vivre est tel*, p. 54.

³ *Les Noces de Cana*, p. 174.